

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 34 (1954)
Heft: 12

Artikel: Théâtre suisse, théâtre français
Autor: Jotterand, Franck
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-888559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

THÉÂTRE SUISSE, Théâtre français

par

Franck Jotterand



PEUT-ON parler d'échanges, dans le domaine du théâtre, entre la France et la Suisse ? Si vous me donnez 220 francs et que je vous rends 1 franc, est-ce encore un échange ? Chaque année, des compagnies françaises bien aguerries, disposant en Suisse de concours précieux, viennent planter sur nos scènes les drapeaux Karsenty, Herbert, France-Monde et autres productions. Chaque année, elles donnent pour la seule saison d'hiver une moyenne de 220 représentations. Qu'avons-nous à présenter à Paris en échange ?

Au festival international d'art dramatique, qui réunit pour un mois, au Théâtre Sarah-Bernardt, une douzaine de nations européennes, la Suisse brillait par son absence. Et je parie bien ma dernière chemise qu'au festival de l'an prochain aucune troupe helvète ne défendra nos couleurs. Notre théâtre, s'il existe, n'est pas un produit d'exportation.

Deux cent vingt contre un — je dirai plus loin qui a sauvé l'honneur — la partie n'est pas égale. A quoi bon lutter, se sont demandé certains directeurs qui, en ouvrant toutes grandes leurs portes aux Français, ont renoncé à maintenir des troupes locales. (Le Théâtre municipal de Lausanne, par exemple. Pendant la guerre, une compagnie subventionnée donna de bons spectacles. Elle fut dissoute peu après l'ouverture des frontières.) La tâche des directeurs est d'ailleurs facilitée. Plus besoin de monter des pièces, de réunir des acteurs; les tournées vous les apportent avec leurs décors et une distribution prestigieuse. Quelques noms de vedettes à l'affiche attirent la foule plus sûrement que la marque de l'arbalète.

Sartre, Anouilh, Beckett

Il s'agit, en effet, d'établir nettement que l'apport du théâtre français en Suisse est essentiel à notre culture, et qu'il ne peut être dangereux que dans la mesure où il nuirait, par la disproportion des forces en présence, à l'éveil ou au réveil du théâtre romand.

Notre vie intellectuelle et artistique se nourrit de la France. Personne ne songe à le nier. Et, comme il est difficile d'offrir à chaque amateur de théâtre, en Suisse, un week-end à Paris, il est donc très important que nous puissions voir, une année ou deux après leur création, des pièces de Sartre, Anouilh ou Marcel Aymé. En général, le choix des tournées représente un éventail assez ouvert de la production parisienne. Cette saison, les tournées ont joué du Claudel, du Roussin, du Thierry Maulnier. Anouilh et Colette seront à l'affiche. Parmi les auteurs étrangers, nous relevons les noms d'Ibsen, Ugo Betti, Pirandello, interprétés par des compagnies françaises.

Sur le plan artistique, les tournées présentent deux seuls défauts, que les organisateurs essaient de corriger dans la mesure du possible (et après des réactions assez vives de la part des critiques et du public de Suisse romande). Le premier est le déséquilibre qui se fait sentir dans certaines distributions. Les vedettes coûtent cher ; certaines, comme Pierre Brasseur, sont hors de prix. Si bien qu'on les entoure parfois de comédiens moins exigeants, mais de qualité médiocre.

Quand Brasseur joua « Le diable et le Bon Dieu », avec une troupe qui différait en partie de celle de Paris, on eut l'impression d'écouter un soliste. M. Pierre

Thévenaz, professeur de philosophie à l'Université de Lausanne, écrivit un important article dans lequel il montrait comment la pensée de Sartre avait été dénaturée par cette interprétation. Le second défaut des tournées, c'est de donner malgré tout une sélection basée sur des considérations d'ordre financier. (Gagnons de l'argent, donc engageons des spectacles sûrs, des vedettes éprouvées!) Or, à Paris, des pièces très intéressantes ne dépassent pas la trentième représentation ou se passent fort bien de vedettes.

Une exception, qui confirme la règle : « En attendant Godot » a été joué à Lausanne et Genève. Mais Audiberti, Georges Schéhadé, Adamov, Ionesco ne sont évidemment pas au programme des Galas Karsenty. Ni les « Épiphanies » d'Henri Pichette.

Le public

Les échanges existent pourtant entre la Suisse et la France, mais dans nos salles de théâtre. Le public de Lausanne passe pour être l'un des plus « froids » du monde ; plus d'un auteur français s'en est rendu compte. D'une ville à l'autre, les réactions diffèrent ; on retrouve le fédéralisme jusqu'à la façon d'applaudir. « En attendant

Godot » reçut un accueil chaleureux à Genève, mais fut mis en pièces par la critique lausannoise.

Les tournées ont une influence heureuse sur les jeunes gens qui sentent naître des vocations théâtrales en regardant jouer Maria Casarès ou François Périer. Plus d'un Romand de 16 ans contracta le mal « rouge et or », comme dit Cocteau, en entendant un acteur célèbre réciter Corneille ou Salacrou.

A mesure que l'on s'habitue aux vedettes, la fascination fait place au jugement. Il y a quelques années, il suffisait de prononcer le mot « Paris » pour mettre en transes un auditoire. Aujourd'hui, un jeune critique peut dire le mal qu'il pense de Danièle Delorme dans « Maison de poupée », sans crainte d'autres représailles que les sanglots déchirants d'un confrère

plus âgé qui raconte le désarroi de la vedette à la lecture de son article. Entre la Suisse et la France, dans le domaine des arts, « la visibilité redevient normale ».

L'apport suisse en France

En s'habituant aux monstres sacrés, la Suisse romande doit perdre ses complexes d'infériorité et faire valoir en France ses créations originales. Nous y parviendrons sans doute dans quelques années, mais les réactions se font sentir dans ce sens. Mais quel est actuellement le rayonnement suisse dans le domaine du théâtre ? Il est curieux de constater qu'il reflète assez exactement la vie artistique de notre pays.

Nous sommes, en effet, moins un pays de créateurs originaux que de critiques et de traducteurs. Dans ce domaine, on relève, à la suite du célèbre *Coriolan*, traduit par Piachaud, et qui fut l'une des dates mémorables de la Comédie Française, une poétique adaptation d'*Antigone*, d'André Bonnard, qui est inscrite depuis peu au répertoire du Théâtre Français. Un des succès les plus affirmés du théâ-



Image tirée des « Fredaines de M. Punch », spectacle de lumière noire monté par les Faux-Nez de Lausanne

tre parisien, l'*Heure éblouissante*, de l'Italienne Anna Bonacci, fut révélé aux auditoires français grâce à la traduction d'Albert Verly, de Genève. Et un autre écrivain genevois, M. Theurillat, donna à la troupe de Raymond Hermantier une séduisante *Lysistrata*. Neuchâtel n'est pas oubliée. M. Porret a signé l'adaptation d'une pièce élisabéthaine qui fut jouée au Théâtre Mouffetard.

La Suisse, plaque tournante, lieu d'échanges culturels... N'est-il pas caractéristique de voir que Paul Pasquier présenta, après la guerre, Miguel Manara au public français ? Que Claude Maritz vint de Lausanne jouer à Paris une pièce de Thornton Wilder ? Biberti fut *Othello*, de Shakespeare, au Marigny. On me citera sans doute Alfred Gehri et son *Sixième*

Étage. Mais Gehri n'est-il pas le type même du Suisse français assimilé à Paris?

On citera encore Ramuz, *l'Histoire du Soldat*, entremets helvético-russe servi pour quelques soirs au Théâtre des Champs-Élysées. Mais de pièces authentiquement, uniquement suisses, je n'en vois que deux : *La Servante d'Evolène* et *Les Fous de Dieu*, du bernois Dürrenmatt. La seconde est même la seule qui fut reçue dans un théâtre en représentations régulières. Elle n'eut pas grand succès. Dürrenmatt, un des meilleurs dramaturges actuels de langue allemande, a écrit des œuvres beaucoup mieux construites que cette première pièce.

Où sont les Suisses?

Traductions, adaptations, représentations épisodiques, l'apport suisse paraît assez mince. Heureusement, il y a les actrices suisses. Vous les connaissez : Éléonore Hirt, co-directrice du Théâtre de Babylone, actrice fine, intelligente, qui fut une *Mademoiselle Julie* passionnée — tiens ! encore un étranger, Strindberg — Camille Fournier, remarquable dans *la Puce à l'oreille* et dans les pièces où elle jouait avec Dullin, qui l'aimait beaucoup. La dernière révélation de l'année est Nelly Borgeaud, émouvante interprète de Green — un étranger encore —. Sa réussite parisienne fait rêver, le soir, à la chaumière, toutes les jeunes filles de Suisse romande.

N'est-ce pas un peu inquiétant pour nos compatriotes, cette émancipation soudaine des jeunes Suisses qui partent à la conquête des grandes villes et réussissent grâce à leur charme et à leur volonté — deux qualités bien de chez nous, quoi qu'on dise ? — Et Béatrice Moulin ? N'est-il pas étonnant le succès de cette jeune Lausannoise qui commence à Paris une carrière brillante ? Il nous manque une danseuse étoile pour compléter le ravissant bouquet des actrices suisses de Paris. Ayons confiance. Serge Lifar dirige maintenant une académie de danse à Lausanne. Il y découvrira sans doute, un jour, un premier sujet.

Il y a quelques années, sur le pont d'Asnières, un jeune homme maigre me demanda du feu. Il parlait avec un accent zurichois. Nous avons fait connaissance : Werner Duggelin, assistant de Léopold Lindberg, 20 ans. Quelques semaines plus tard, j'étais invité à la générale de *La Savetièvre prodigieuse*, premier spectacle du Théâtre d'Asnières dont Werner Duggelin était devenu le directeur artistique. Il y avait un parterre de notables, maires, députés, sénateurs. Et au cours du cocktail qui suivit, un sénateur prononça un vibrant discours pour saluer cette tentative de décentralisation dramatique, « plus authentique que celle de Vilar ». N'est-ce pas le goût de l'aventure, très répandu outre-Sarine depuis que Souter devint le roi de l'or, qui pousse ainsi les jeunes Suisses à créer de toutes pièces, à 20 ans, des théâtres dans la banlieue de Paris ?

Au début de décembre, ce sont des jeunes gens de Montreux (*Le Théâtre du Vieux-Quartier*) qui ont défendu nos couleurs à Versailles, où avait lieu un concours international de théâtre amateur. Marcel

Pagnol, qui les avait vu jouer en Suisse, leur avait conseillé de faire le voyage...

J'en viens enfin à la tentative la plus intéressante de ces dernières années : celle des Faux-Nez, de Lausanne. Avec un spectacle tiré d'un scénario de Sartre, ils avaient remporté le prix de la mise en scène, il y a quelques années, au Concours des jeunes compagnies à Paris. En décembre 1953, ils revenaient avec un programme de cabaret-théâtre. La critique dit grand bien de *Un mot pour un autre*, de Tardieu, joué dans des décors ingénieux de Pierre Estoppey. Charles Apothéloz avait également conçu la mise en scène d'un spectacle de marionnettes, *Punch*, sur un texte adapté par Philippe Jaccottet. Les Faux-Nez partiront à nouveau pour une tournée en France, avec deux pièces d'Eugène Ionesco, dans le cadre des échanges organisés par le Théâtre d'Aujourd'hui.

L'esprit de jeunesse

Une fois de plus, le salut viendra des jeunes. Les Faux-Nez ont établi un cartel avec des jeunes compagnies françaises. Michel Serrault, du Théâtre de Babylone, est venu à Lausanne créer une pièce de Brecht. Des échanges se poursuivront, faisant connaître en Suisse et en France ce théâtre d'essai que les tournées habituelles nous laissent ignorer.

De jeunes compagnies d'amateurs, le Théâtre de l'Étoile et le Théâtre du Vieux-Quartier, vont jouer elles aussi en France. Une pléiade de jeunes acteurs se forment ainsi au contact de publics différents. On assiste au réveil du théâtre en Suisse romande. C'est pourquoi la situation ne nous paraît pas aussi grave que les statistiques — 220 contre 1, cette unité étant les Faux-Nez — ne le font supposer. Après le rush des tournées françaises en Suisse, une réaction se fait sentir. Déjà de jeunes actrices remportent des succès sur les scènes parisiennes; peut-être, à l'exemple de Michel Simon, feront-elles leur carrière en France ? Peut-être formeront-elles un jour les cadres de ce théâtre romand auquel nous rêvons, ce théâtre qui viendrait jouer à Paris au moins une fois par année ? Les représentations du Centre dramatique romand, l'intérêt que suscitent les théâtres de poche de Genève et Lausanne montrent qu'il y a quelque chose de changé depuis quelques mois, en Suisse. De véritables échanges pourront sans doute, un jour, se développer.

Ce sera une grande victoire quand nous serons à 220 contre 30.

Et qui sait ? Emportés par le mouvement, nos écrivains se mettront-ils à écrire, à côté de traductions et d'adaptations d'auteurs étrangers, des œuvres fortes et originales qui leur vaudront des droits d'auteur en francs français et la renommée que Paris donne déjà à certaines de nos actrices ?

Mais gageons que si l'un d'eux, comme Gehri, parvient à se faire connaître, on dira de lui, après quelques années : « C'est un Français... »

Franck Jotterand